

## A propos des adverbes du bambara, ou de l'art d'accommoder les restes

Gérard Dumestre, INALCO-CNRS

### Résumé

S'il existe un relatif consensus pour ce qui est de la détermination des principales catégories grammaticales du bambara (noms, verbes, adjectifs, pronoms...), les spécialistes sont divisés sur ce qu'il convient de classer comme « adverbes ». L'auteur revient donc sur les particularités de cette classe d'éléments, et fait des propositions pour une meilleure catégorisation.

*Mots clés* : Bambara, adverbe

La détermination des parties du discours est une tâche du descripteur, elle est aussi une obligation du lexicographe lorsqu'il constitue un dictionnaire ; et pour ce dernier, il s'agit de fournir l'appartenance grammaticale de chaque entrée. C'est cette obligation qui m'a fait réfléchir sur la question des classes d'unités en bambara, et particulièrement des classes « secondaires ». En effet la catégorisation des principales parties du discours ne fait pas (trop) problème, même si entre les auteurs on peut trouver des différences importantes, à la fois théoriques et d'étiquetage : pour les noms, les verbes, les marques d'énoncés, les adjectifs (ou verbes statifs), les postpositions, un consensus existe. Mais pour d'autres catégories, par exemple celle des déterminants ou celle des adverbes, comme pour des mots dont le fonctionnement syntaxique est anormal, les auteurs sont plus divisés, ou parfois muets. Ces difficultés résultent de la 'porosité' générale des classes de parties du discours (quelle que soit la manière dont on traite la polyvalence des éléments), mais elles tiennent aussi au fait que des fonctions semblables sont assumées par des unités de nature distincte, et à ce que, dès qu'il s'agit de catégories peu fournies, les comportements syntaxiques des différents éléments peuvent varier assez fortement.

Le premier cas, le plus simple, est celui où une unité n'appartient qu'à une seule catégorie. Ainsi *mùru* (comme la majorité des noms) n'est qu'un nom, *bòn*

n'est qu'un adjectif (ou un verbe statif), *án* n'est qu'un pronom, *wálasa* n'est qu'une conjonction, *náamu* n'est qu'une interjection.

Un autre cas est celui des doubles (ou plus rarement multiples) appartenances : *kèle* est un nom et un verbe, *júgu* est un adjectif et un nom, *kòrɔ* est un adjectif, un verbe et un nom. Les doubles appartenances sont un cas très fréquent pour les verbes, d'où l'appellation de verbo-nominal. Mais il existe, en nombre plus modeste, des éléments qui sont par exemple conjonction et préposition (*jàńko*), ou encore verbe et interjection (*bìsimila*), ou nom et interjection (*ála*). L'exemple de *fólɔ*, qui peut être, dans des contextes grammaticaux distincts employé comme nom, comme verbe, et comme déterminant, montre bien la porosité des catégories : nom ('autrefois') : *ò tùn té ké tèn fólɔ* 'ça ne se faisait pas ainsi autrefois' ; verbe ('commencer') : *ù fólɔla dùgu fólɔ mín ná...* 'la première ville par laquelle ils commencèrent...' ; déterminant ('premier') : *à dénke fólɔ tógɔ Bakari* 'son premier fils s'appelle Bakari'. Le cas limite de *tígítigi* est aussi très intéressant : le terme peut être employé comme interjection (donc utilisé seul, en réponse ou en soutien, avec valeur de confirmation) : *à kó : tígítigi, nìn dòn* « il dit : 'parfaitement, c'est bien celui-ci' » ; dans un exemple comme *à yé tìnye tígítigi dè fɔ* 'il a dit la véritable vérité', il fonctionne comme nom qualifiant ; dans *án dùn b'à dón tígítigi...* 'mais nous savons parfaitement que...', il a l'emploi d'un adverbe expressif ; enfin, il est utilisé comme particule dans *ń yèrɛ tígítigi dòn* 'c'est moi-même en personne'. Et en fait il s'agit toujours du même élément, ce que montre le sens unique de « certification de vérité » qui lui est attaché.

Il existe aussi, à l'intérieur même d'une catégorie, des différenciations importantes : ainsi, parmi les particules, il existe deux sortes d'unités, selon que la portée est celle de l'énoncé entier ou d'un constituant nominal. Et à un échelon encore inférieur, c'est-à-dire dans une sous-catégorie d'adverbes, les adverbes de manière, il existe une différenciation entre les unités selon qu'elles ont un fonctionnement unique (seulement préposées au verbes, par exemple *sèbɛkɔrɔ* 'sérieusement') ou un double fonctionnement (préposées au prédicat verbal, mais également susceptibles d'apparaître dans une construction nominale dont elles constituent le premier terme : *mànamana* 'sans égards, sans valeur').

Sont aussi attestés en bambara des éléments simples (donc ni composés, ni dérivés) pouvant apparaître en fonction de qualifiants, derrière un nom, mais également aptes à assumer aussi les fonctions primaires d'un nominal, c'est-à-dire à fonctionner comme des noms simples : *ɲàna* 'brave' L'examen de cette sous-catégorie de nominaux montre d'ailleurs qu'il n'y a aucune solution de continuité entre les N et les Nq (noms qualifiants, que certains auteurs appellent

« adjectifs ») : on trouve donc 1) des noms qui ne peuvent jamais figurer en fonction de qualifiant (*mùru* ‘couteau’), 2) des noms aptes à figurer dans les deux positions (*mùso* ‘femme’, *súruku* ‘hyène’), 3) des noms essentiellement utilisés en fonction de qualifiants (*kúra* ‘neuf’, *gèren* ‘immature’), 4) des noms exclusivement employés comme qualifiants (*bágan* ‘compact’).

Il existe aussi des éléments qu’on peut catégoriser de « mutants », c’est-à-dire d’unités appartenant ou ayant appartenu à une catégorie et se fixant ou fixées dans une autre. Ils prennent une partie des attributs de leur nouvelle identité tout en conservant des traces de leur première appartenance. Ainsi le cas de *sá* ‘alors’, nom devenu particule, ou de *bére* ‘beaucoup’, adjectif devenu, au moins dans le parler standard, déterminant.

Sont également attestés des éléments défectifs : c’est par exemple le cas du verbe *hón* ou *món* ‘prendre’, pour lequel seul un emploi à l’impératif est attesté : *k’í ká hón !* ‘tiens, prends !’

Il existe aussi des éléments grammaticaux qui, tout en demeurant dans leur catégorie grammaticale, ont outre leur emploi « normal », des fonctionnements qu’on peut qualifier d’aberrants. Ainsi la marque de prédication *bé*, associée au suffixe du participe *-len*, dans l’unique emploi à *bé nàlen* ‘il arrive’, construction dans laquelle d’une part l’ordre des termes est anormal, et d’autre part le sens de la construction est radicalement distinct des autres formes construites avec *bé* et un participe. Ainsi encore de la marque prédicative *yé*, à valeur d’accompli pour les constructions transitives, qui, associée au seul verbe *sé*, équivaut à *bé* : à *yé sé* = à *bé sé* ‘il peut’.

Certaines unités peuvent être rattachées à une catégorie, lorsque leur fonctionnement syntaxique les rapproche de celle-ci : c’est par exemple le cas de *pé* ‘seul’, qu’on peut rattacher aux particules contrastives même s’il n’en a pas toutes les caractéristiques, ou encore le cas de *yáli* ‘est-ce que’, à rapprocher des particules phrastiques. C’est aussi le cas de *fóló*, qui outre ses emplois de nom, de verbe et de déterminant, peut être aussi, dans certains exemples, rattaché aux particules. Ainsi dans l’exemple à *má nà fóló* ‘il n’est pas encore venu’.

Il existe enfin des éléments hors catégorie, ce qui correspond à la fois au fait que leur fonctionnement n’est pas rattachable à celui d’une autre partie du discours, et qu’ils sont uniques dans leur cas. Il s’agit d’unités soit grammaticales, soit lexicales. Parmi les premiers, on peut citer *tùn* (à valeur d’inactuel), ou *kó* (prédicatif de parole), ou le morphème *má* des bénédictions. Parmi les seconds, un terme comme *fúradama* ‘depuis’. Considérons les exemples suivants :

*Silamɛw, ù fùradama, ù má d̀̀lɔfen mìn...* ‘Les musulmans, de tout temps, n’ont jamais bu d’alcool...’

*Kìbaru bó fùradama ní sísan cé...* ‘Depuis la première livraison de Kìbaru...’ ;

*Dùguje fùradama, é m’í háli j̀̀ b̀̀londa lá.* ‘Depuis ce matin, tu n’es pas même venue à la porte du vestibule.’

Ce sont certains de ces éléments lexicaux hors catégorie comme *fùradama*, ou comme *tántan* ou *tànga* ‘tout juste’, ‘très récemment’, ‘tout premier’, qu’on peut proposer de rattacher à la catégorie des adverbes.

-----

Envisageons donc à présent le cas des adverbes du bambara. On peut en recenser trois types principaux : des adverbes expressifs, très nettement caractérisés, notamment par leur position, leur forme phonique, leur spécialisation lexicale, leur fonction et leur place dans l’énoncé. Ils sont également très nombreux : *pás* ‘très (blanc)’, *b̀̀gɔb̀̀gɔ* ‘complètement (détruit)’, *tí* ‘très (lourd)’... ; des adverbes en *kó-*, au nombre de quatre (*kójugu* ‘très’, *kósebe* ‘trop’, *kónyuman* ‘bien’, *kókura* ‘à nouveau’), qui apparaissent dans l’énoncé postposés au circonstant et préposés aux particules : à *donna só kónɔ kókura dé!* ‘Il est de nouveau entré dans la maison !’. Le troisième type d’adverbes (que j’appelle « de manière »), qui compte une vingtaine d’éléments, tous au moins trisyllabiques, a pour particularité remarquable de se placer juste devant le verbe, dans une position qui n’est occupée par aucune autre unité : ainsi *s̀̀bekɔɔ* ‘sérieusement’, *m̀̀ndeenin* ‘doucement’, ou *k̀̀lɔk̀̀lɔ* ‘peu’.

Ces trois types d’adverbes sont des adjoints du prédicat, et sont mutuellement exclusifs. Ils semblent être attestés dans les différents parlers mandingues, même si dans sa description du maninka de Kita, Creissels recense les deux premiers (désignant les adverbes de premier type comme ‘adverbes à combinabilité limitée’), mais non le troisième (possiblement absent de son corpus d’analyse). Aucune mention non plus de ce type d’adverbe n’est faite par le même auteur dans la description du mandinka. Vydrine reconnaît les trois formes en bambara. Dans son dictionnaire, Bailleul indique comme adverbes les éléments comme *s̀̀bekɔɔ* et ceux en *kó-*, et comme idéophones des unités comme *b̀̀gɔb̀̀gɔ* ou *kírikiri* ‘très (noir)’.

Les adverbes expressifs sont placés en fin absolue d’énoncé, et les adverbes en *kó-* derrière l’ensemble des circonstants, dont ils se distinguent donc par la position. En revanche, ces deux types d’adverbes partagent avec les particules phrastiques une réalisation tonale sur-haute, à valeur intensive, toujours présente

pour les adverbes expressifs, et parfois attestée pour deux des adverbes en *kó-*. Quant aux adverbes de manière, on remarque que certains d'entre eux peuvent aussi apparaître comme adverbes expressifs, et que leur forme, très souvent redoublée, les apparente aux éléments comportant de l'expressivité. Il y a donc lieu de considérer que ces trois types d'éléments, non susceptibles, rappelons-le, de figurer dans un même énoncé, constituent un ensemble relativement homogène d'adverbes, dont la fonction et la place dans l'énoncé les distinguent des circonstants.

Si le consensus est assez général pour les trois types principaux d'adverbes, en revanche, je ne suivrai pas pour ce qui concerne le bambara la position de Creissels, qui pour le malinké de Kita, en définissant les adverbes comme « les mots que leur distribution permet d'analyser comme substituts de constituants nominaux éventuellement combinés à une adposition », considère comme adverbes déictiques des éléments comme *mín* 'où' (interrogatif), *yàn* 'ici', *bì* 'aujourd'hui', *síni* 'demain', *kúnun* 'hier', *nyìnan* 'cette année', ainsi que *tèn* 'ainsi'.

En bambara, *mín* est un élément qui me semble devoir être rattaché aux autres déterminants interrogatifs : *jón* 'qui', *mùn* 'quoi', *jùmen* 'lequel', *jòli* 'combien'. C'est d'ailleurs ainsi que, pour le mandinka, Creissels considère *mín*. Les déterminants sont des accompagnants ou des substituants du nom, à valeur d'opérateurs, et ce qui distingue *mín* (mais également *dì* 'comment') des quatre autres interrogatifs est qu'il apparaît uniquement en fonction de circonstant, et ne peut être suivi d'aucune postposition. Comparons les 4 énoncés :

- *A táara yóro jùmen ?* 'Où est-il parti ?'
- *A táara cógo dì ?* 'Comment est-il parti ?'
- *A táara mín ?* 'Où est-il parti ?'
- *A kéra dì ?* 'Comment ça c'est passé ?'

On peut considérer que dans les deux premiers, le circonstant est formé d'un nom et d'un déterminant, et que dans les deux suivants, le circonstant est réduit à un déterminant ; dans la mesure où les déterminants sont susceptibles, en fonction de sujet ou d'objet, de former à eux seuls un constituant nominal, il semble normal d'en faire de même ici. Ajoutons qu'il existe d'autres déterminants qui, comme *mín*, ne figurent que comme substituants : c'est le cas de *nyògɔn* 'semblable' et *nyóɔn* (valeur de réciprocité, et du déterminant complexe *dóin* 'l'autre' (d'une série de deux)). Il en va de même pour l'interrogatif *dì*, le plus souvent combiné au nom *cógo*, mais qui peut figurer aussi, dans plusieurs cas, seul. Observons encore que *mín* et *dì* peuvent être suivis de la particule *dè* : *à bé mín dè ?* 'mais où est-il ?', *à táara cógo dì dè ?*

‘mais comment est-il donc parti ?’ Il me semble donc préférable de considérer *mín* et *dì* comme des déterminants plutôt que comme des adverbes.

Quant aux termes de type *yàn*, *sínin*, *kúnun*, si l’on peut comprendre le choix de les classer comme adverbes parce qu’il sont analysables comme substituts de constituants nominaux, il est aussi possible de les considérer simplement comme des noms, aptes à assurer la fonction de circonstants sans la présence d’une postposition. Leur caractère nominal est d’ailleurs très apparent :

- ils sont susceptibles de figurer dans toutes les fonctions primaires d’un nominal dans l’énoncé,

- ils sont susceptibles d’être suivis d’une postposition : *à ká fisa yàn yé* ‘c’est mieux qu’ici’,

- ils acceptent dérivation et composition : *yànka* ‘habitant d’ici’, *síninkan* ‘parole menaçante’, *kúnunko* ‘hier’.

- ils peuvent apparaître dans une construction coordonnée en *ní* : *bì ní síni cé* ‘d’ici demain’. Si le caractère nominal d’autres éléments, comme *sòn* ‘parfois’ ou *tàn* et *tèn* ‘ainsi’, est moins apparent, on trouve cependant des exemples comme l’expression *sòn ní sòn* ‘de temps en temps, irrégulièrement’, ou *ò dùgu sigira tàn ní tàn* ‘ce village a été fondé de cette façon-là’, dans lesquels ils figurent comme nominaux, confortant un classement parmi les noms plutôt que parmi les adverbes.

De fait on peut proposer l’hypothèse que ces éléments sont des noms qui n’ont pas besoin de postposition pour assumer une fonction de circonstant, et que la postposition en quelque sorte « sous-entendue » est celle à valeur locative (et temporelle) *lá*. C’est ce que semble confirmer l’existence de doubles formes comme *à nàna ò dón (ná)* ‘il est venu ce jour-là’, ou *ù y’à sòrɔ́ cógo dí (lá) ?* ‘comment l’ont-ils obtenu ?’

Si les éléments comme *yàn*, *síni*, *bì*, *sòn* ... doivent être rangés parmi les noms, il faut en revanche classer comme adverbes, sans qu’ils puissent être rattachés aux trois sous-catégories que nous avons indiquées précédemment, d’autres termes qui, tout en étant des adjoints de prédicat ou de phrase, ne peuvent être considérés comme assumant une fonction de circonstant. Prenons le cas de *hábadá* / *ábada* ‘jamais’, ‘à jamais’, ‘absolument’. Exemples :

- *Aw yé à bónfe yé jàmana ìn kàn hábadá ?* (MH) ‘Avez-vous jamais vu dans ce pays quelqu’un qui lui ressemblât ?’

- *I té sé ù lá hábadá !* (JO) ‘Tu ne pourras jamais rien contre eux !’

- *Né yé ñ kàli, ò bé ké hábadá !* (JO) ‘Je l’ai juré, cela se fera, absolument’.

*hábadá* a les caractéristiques suivantes :

- il figure toujours en fin absolue d'énoncé ;
- il est incompatible avec la présence d'une particule terminale ou d'un adverbe expressif ;
- il n'est pas de compatibilité restreinte ;
- il peut être réalisé avec un ton sur-haut ;
- il peut être utilisé comme interjection ;
- il n'est susceptible d'aucun emploi nominal ;
- il assume une fonction d'adjectif de prédicat ;
- il ne connaît ni dérivation, ni composition.

Si ces caractéristiques l'excluent des trois sous-catégories d'adverbes, il ne peut pour autant être classé dans aucune autre catégorie, et doit être, soit considéré comme unité à part, à l'instar de *tùn* ou de *furadama*, soit – et c'est notre choix – rattaché aux adverbes, classe d'éléments dont il est le plus proche. Dans cette même catégorie d' « adverbes divers », on rangera aussi les éléments qui, adjoints de prédicat, de phrase, ou de verbe, n'ont pas de rattachement nominal.

C'est par exemple le cas de *làala* 'peut-être', adjectif de phrase, comme le montrent les exemples suivants :

*A n'à sòrò làla né sàra à méenna.* 'Il se trouvera peut-être que je serai mort depuis longtemps.'

*An kó làla, súrafanaw mána m̀, à ná dó dí án mà.* 'Nous nous sommes dit que peut-être, quand le repas du soir serait prêt, il nous en donnerait un peu.'

C'est aussi le cas des termes *tànga* et de *tántan* (de sens proches : 'tout juste', 'très récemment', 'tout premier'), qui figurent essentiellement, mais non exclusivement, postposés à un verbe :

*A nàlen tànga dè dòn.* 'C'est sa première venue ici.'

*npògotigi sín kùru tànga* 'une jeune fille dont les seins commencent juste à pousser'

*A bíri tànga, ní í yé à mìn d̀ùn ?* 'Et si tu le bois, alors qu'il vient juste d'être trait ?'

*Misidaba f̀ólòw dòn tántannin tùn dòn ánw f̀ê.* 'C'étaient les toutes premières charrues à arriver chez nous.'

*Né tántan m̀innen bé sísan.* BZ 'Je viens de prendre une prise à l'instant.'

*Sarata mín bóra Moti, ò nàlen tántan y'à jàtòya dámine...* 'Sarata qui vient de Mopti, elle vient juste de commencer la débauche...'

Mais il faudra également considérer comme adverbes divers (ou comme des noms pouvant assumer des fonctions adverbiales) des termes nominaux (noms dépendants) comme *gànsan* ‘pour rien’, *nyénama* ‘bien’ ou des déterminants comme *dóónin* ‘un peu’ ou *béreberé* ‘beaucoup’ qui, au contraire de la plupart des autres éléments de leur classe d’appartenance, sont aptes à assumer la fonction d’adjoints du prédicat, lorsqu’ils figurent en fin d’énoncé, éventuellement postposés aux circonstants, et lorsque dans cette position ils sont porteurs de traits phoniques expressifs (allongement, ton sur-haut) ; ainsi dans les énoncés suivants :

*Aw bé áw dákoló bó gánsan !* ‘Vous remuez en vain vos mâchoires !’

*A yèrè fàri ká jé dóónin, à nyékili fila córonnen dòn dóónin.* ‘Il a le teint un peu clair, il a les deux yeux un peu enfoncés.’

*N y’á dón nyénama !* ‘Je le sais très bien !’

*Nyìnansanji má nà béreberé !* ‘Il n’a pas plu beaucoup cette année.’

L’examen du cas de *jóona* ‘tôt’, autre élément difficile à classer, apporte sans doute une confirmation à ce qui précède. Le terme est (rarement) employé en fonction de qualifiant (*tásuma jóona ká fisa tásuma kósa yé* ‘les feux de brousse précoces sont préférables aux feux de brousse tardifs’), et sa place privilégiée est d’être postposé au verbe : *à má nà jóona* ‘il n’est pas venu tôt’. Mais la fonction de *jóona* est alors celle d’un circonstant, dans la mesure où il est susceptible d’être suivi par une particule phrastique (*à má nà jóona dé (/féwu)* ! ‘il n’est pas du tout venu tôt !’, ou d’une particule contrastive (*à má nà jóona yèrè* ‘il n’est en fait pas venu tôt’) et également de *hábadá* (l’inverse est impossible). Il précède également *gànsan* ou *dóónin*, et là encore l’inversion des termes est exclue. Il convient donc de considérer *jóona*, à l’instar de *síni* ou *yàn*, comme un nom.

Quant à *fú* ‘rien’, ‘pour rien’, il s’agit d’un nom, qui peut être suivi d’une postposition :

*Ní é tóra mùso kélen nòfè, é tóra fú lá.* ‘Si tu meurs à cause d’une seule femme, tu meurs pour rien.’

Dans ce cas, le circonstant *fú lá* peut-être suivi d’une particule, *dè* ou *wà*. En revanche, lorsqu’il fonctionne comme adverbe, c’est un élément terminal absolu de l’énoncé, et il porte une réalisation tonale sur-haute :

*A y’á ká wári jási fú !* (DU) ‘Il a dilapidé son argent pour rien !’



## **Bibliographie**

- Braconnier C. *Dictionnaire du dioula d'Odienné*. Paris, Les Documents de Linguistique Africaine, 1999.
- Creissels D. *Éléments de grammaire de la langue mandinka*. Grenoble, Université des Langues et Lettres, 1983.
- Creissels D. Quelques propositions pour une clarification de la notion d'adverbe. *Hommage à Bernard Pottier I*, Editions ENS, 1988, pp. 207-216.
- Creissels D. *Le malinké de Kita*. Köln, Rüdiger Köppe Verlag, 2009.
- Dumestre G. *Grammaire fondamentale du bambara*. Paris, Karthala, 2003.
- Vydrine V. Les parties du discours en bambara : un essai de bilan. *Mandenkan* 35, 1999, pp. 73-93.
- Vydrine V. *Manding-English Dictionary : Maninka, Bamana*. Vol. 1. St Petersburg: Dimitry Bulanin Publishing House, 1999.

Gérard Dumestre  
LLACAN – UMR 8135 CNRS  
7 rue Guy Môquet  
BP 8  
94801 Villejuif Cedex  
France  
g.dumestre@wanadoo.fr